Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

126-127 | 2011

Formations et devenir anthropologiques

Passage d'une pratique professionnelle à l'enseignement d'une anthropologie appliquée au développement rural

A Change from Professional Practice to the Teaching of Anthropology Applied to Rural Development

Olivier D'hont

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/5525>

DOI : 10.4000/jda.5525

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2011

Pagination : 141-163

ISBN : 979-10-90923-02-7

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Olivier D'hont, « Passage d'une pratique professionnelle à l'enseignement d'une anthropologie appliquée au développement rural », *Journal des anthropologues* [En ligne], 126-127 | 2011, mis en ligne le 15 décembre 2013, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jda/5525> ; DOI : 10.4000/jda.5525

PASSAGE D'UNE PRATIQUE PROFESSIONNELLE À L'ENSEIGNEMENT D'UNE ANTHROPOLOGIE APPLIQUÉE AU DÉVELOPPEMENT RURAL

Olivier D'HONT*

Le thème de ce numéro du *Journal des anthropologues* me donne l'occasion de coucher sur le papier une première réflexion sur une toute nouvelle expérience pour moi de l'enseignement après plus de deux décennies d'exercice du métier d'agent de coopération.

J'enseigne depuis quatre ans dans un institut universitaire d'étude du développement, l'IEDES¹, rattaché à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Cet institut a pour vocation de contribuer à la formation de cadres d'organismes impliqués dans l'action pour le développement dans les pays du Sud. Il propose plusieurs masters professionnels thématiques² à dominante soit économique soit

* UMR 8171, Centre d'études des mondes africains.
9 rue Malher, 75004 Paris
Courriel : olivier.dhont@laposte.fr

¹ Cet institut est aujourd'hui installé au campus Jardin tropical-Louis Dumont, dans le bois de Vincennes, où se côtoient outre la douzaine d'enseignants-chercheurs de diverses disciplines, des chercheurs de l'IRD, du CIRED, du CIRAD et des agents du GRET, d'AVSF, d'AGTER, ..., dont certains interviennent dans les enseignements.

² Pour ceux auxquels je contribue : Développement agricole et politiques économiques ; Développement local : acteurs sociaux et dynamiques

socio-anthropologique, et un master de préparation à la recherche en « études du développement ». Créé en 1957, à la veille des décolonisations, l'IEDES accueillait alors pour une année de DESS des étudiants d'origines disciplinaires diverses, titulaires *a minima* d'un diplôme de maîtrise en quatre ans ou de celui délivré par une école au terme de cinq années. Aujourd'hui, avec la réforme du découpage des cycles universitaires en licence en trois ans puis master en deux ans, les étudiants arrivent à l'IEDES avec un niveau de formation moins élevé, mais ils y restent deux années. Le public s'est très largement féminisé. La modeste proportion actuelle d'étudiants venus de pays du Sud peut paraître regrettable. Les débouchés ne sont plus les administrations publiques ou les grandes agences de développement, au moins dans le premier temps d'une carrière. En revanche, la multiplication d'associations humanitaires ou d'aide au développement où le turnover des personnels est très élevé, a généré une volumineuse offre de stages et de premiers emplois sur le terrain dont beaucoup de nos étudiants profitent. Dans les trois ou quatre mois qui suivent la délivrance du diplôme, si ce n'est avant, une grosse proportion d'étudiants a pu « mettre le pied à l'étrier ».

Nos étudiants, toujours très motivés, ont généralement peu lu. Par ailleurs, dans leur formation antérieure, administration économique et sociale (AES), langues étrangères appliquées (LEA), sociologie, philosophie, sciences politiques, géographie ..., beaucoup n'ont jamais été astreints à la maîtrise conséquente d'un formalisme scientifique³. En conséquence, dans les limites de temps imparties, de dix-huit à vingt-quatre par spécialités, j'ai choisi d'être réducteur à l'extrême dans la présentation de la discipline, et d'insister sur l'adoption d'une base conceptuelle ultra minimaliste comme préalable à toute étude rurale, quitte à évoquer dans

spatiales ; Crises : interventions d'urgences et actions de développement ; Recherche en socio-anthropologie du développement.

³ Peu d'étudiants savent énoncer la différence entre un axiome, une proposition, un principe, un postulat, le prédicat d'une catégorie, ni parfois ce qui distingue un raisonnement inductif d'un procédé déductif.

l'interstitiel du cours les thématiques abordées dans les études de développement : genre, autorité, ...

Le premier cours traite de l'anthropologie générale, tandis que le second, dupliqué en plusieurs versions selon les masters, est plus centré sur l'étude du monde rural. J'en livre ci-dessous l'esprit et un aperçu de leur contenu à l'appréciation des collègues.

Une initiation à l'anthropologie générale, schématisation de son épistémè

Dans le tronc commun des enseignements de première année, il m'échoit de donner un cours de 24 heures intitulé « anthropologie pour le développement ». Une très grande majorité des étudiants n'a jamais suivi auparavant un cours d'anthropologie. De ce fait, mon cours ne peut être qu'une initiation en tenant compte que, pour large partie du public, cette initiation n'aura pas de suite pédagogique.

Dans un cours d'initiation, on pourrait présenter l'anthropologie classique à travers l'explication et le commentaire d'une dizaine d'objets de savoir qui lui seraient propres et suffisants pour en éclairer le potentiel heuristique : la société, la culture, la parenté, les mythes, les rites, etc. Mais on risque ainsi de valoriser un caractère faussement cumulatif et consensuel de la constitution d'un savoir commun par les différents auteurs, alors que les apports des uns et des autres ne s'agencent pas en un (ou des) formalisme accepté par l'ensemble de la profession. Il y a quasi autant d'appréciations de ce que doit être l'anthropologie et de propositions pour éclairer la compréhension de son objet, que de grands auteurs. Ainsi, pour devenir anthropologue, un étudiant ne peut se contenter de prendre connaissance uniquement des travaux contemporains ou subcontemporains comme son collègue étudiant la géographie ou l'économie. Il doit, comme à chaque génération, découvrir directement une sélection d'ouvrages anciens laissés par les pères fondateurs et de commentaires critiques qui en constituent le cortège, pour les réévaluer par lui-même assez librement. Lectures que mes étudiants ne feront pas, même les deux ou trois

monographies conseillées pour leur contenu comme pour leurs qualités d'écriture.

L'anthropologie classique leur est donc présentée comme un ensemble d'œuvres individuelles marquantes plus ou moins originales, sociologiquement et historiquement situées, sous la forme de comptes rendus d'une démarche intellectuelle et (ou) initiatique d'observateurs occidentaux immergés dans un petit groupe de culture distincte. Ces monographies ont souvent été complétées par des écrits plus tardifs dans la carrière académique des auteurs, sous la forme d'essais sur l'homme en société. Nous privilégions donc une entrée plus en amont directement dans le débat d'idées général, plutôt que sur des concepts récurrents. Pour ce cours, nous avons limité autant que faire ce peu le nombre d'auteurs cités, et ce pour une partie seulement de leur contribution à la discipline.

Pour aider à la mémorisation de quelques grandes idées constitutives de l'anthropologie classique en liaison les unes avec les autres, nous présentons brièvement notre discipline comme une sorte d'*épistémè* au sens « foucauldien » du terme (Foucauld, 1966), terme pédant pour désigner ici un ensemble de discours en rapports mutuels dessinant un réseau de contraintes d'exercice de la pensée afférente à notre domaine de connaissance, et donc une relative fermeture de cette *épistémè* sur elle-même.

J'ai choisi de représenter cette *épistémè* par un référentiel graphique à deux dimensions (voir schéma page suivante).

Cette aire est traversée par deux axes orthogonaux bidirectionnels comme l'est notre système cardinal. L'axe nord-sud est dirigé vers le pôle septentrional des productions idéelles, ou représentations : dogmes, mythes, idéologies, savoirs, règles, langues, etc. À l'opposé, ce même axe est orienté vers le pôle méridional des productions matérielles, artefacts ou objets de la vie quotidienne. Entre ces deux pôles, la position d'une œuvre anthropologique est affaire de proportion dans l'intérêt porté par l'auteur aux dimensions matérielles et idéelles des productions des individus.

Représentation graphique de l'*épistémè* de l'anthropologie
Proposition

Cet axe nord-sud des productions idéelles et matérielles résultats de l'activité humaine, est croisé par un axe bidirectionnel ouest-est correspondant au dipôle société et individus dans la manifestation de ce qui est collectif, agréé par le groupe.

Le grand ouest est le lieu du social « objectivé », distancié des individus dans des institutions cristallisées ou procédures régularisées, normées, formant un système de rapports sociaux et de pouvoir entre membres de la société. La pensée des auteurs se focalise sur des entités sociales fonctionnelles, interdépendantes entre elles (groupes domestiques, clans, tribus, classes, institutions diverses, ...) et chacune avec le tout. L'ouest serait la zone d'une définition de la civilisation⁴ énoncée comme un ensemble stable des grandes options techniques – la civilisation de l'arc, des clairières, de la lance, des cités des savanes pour l'Afrique⁵, ou l'adoption de la houe, de la bêche ou de l'*angady*⁶ comme moyen d'action sur de la matière, par exemple – options métaphysiques (divin immanent au monde ou transcendant, culte des ancêtres, métempsychose, etc.) et option linguistique, options qui toutes s'imposent aux individus se succédant dans une société. La civilisation est alors envisagée comme l'analogie d'une force d'inertie à laquelle l'individu n'échappe pas.

L'est serait lui le lieu du collectif réduit à la collection d'individualités en interaction mutuelle. Ce qui est tangible, objectivable, ce sont les comportements des membres d'un groupe, orientés par ce qui a été intériorisé lors de la construction psychologique et psychique de l'individu, et qui est donc spécifique, distinctif d'un groupe. La pensée des auteurs tend à se focaliser sur les individus en relation normée avec certains autres, le tout constituant un réseau animé doté de singularités par rapport à d'autres réseaux. L'est serait la zone d'une définition de la culture,

⁴ Société, culture et civilisation admettent presque autant de définitions qu'il y a d'auteurs. Notre point de vue est donc assez personnel.

⁵ Voir Jacques Maquet (1962).

⁶ Sorte de bêche étroite de Madagascar qui n'est pas poussée avec le pied mais lancée.

énoncée comme des choix collectifs distinctifs – représentations, comportements, objets – que les individus font vivre et se transmettent. La culture est alors perçue comme une force motrice, le résultat d'un effort de chacun dans son groupe de vie, un idéal stéréotypé, des modèles de conduite en toutes choses.

Dans les cadrans de ce référentiel schématique, on peut positionner quelques idées saillantes d'œuvres diverses : l'origine de l'homme en société, la structuration et la complexification de celles-ci, leur moteur, le primat donné à l'individu (choisir) ou à la société (subir) dans l'intériorisation des comportements et la sélection des pratiques, la nature du lien social, etc. Une pensée forte, totalisante, d'un auteur peut y être inscrite comme un vecteur (une ligne orientée à partir d'une origine). Une famille d'idées sera représentée par une région du graphe plus ou moins circonscrite.

Les auteurs évolutionnistes qui discriminent l'essentiel des fondamentaux de la discipline dans la seconde partie du XIX^e siècle, sont bien distribués sur l'ensemble du graphe selon que pour suggérer le moteur des mutations d'une étape, ou phase, à une autre, ils mettent l'accent sur l'évolution des représentations métaphysiques en général – âges de la magie, des religions puis de la science – avec James George Frazer (au nord-est du graphe), ou des représentations resserrées autour du fait religieux – animisme, polythéisme puis monothéisme – avec Edward Burnet Tylor (dans le cadran nord-ouest), ou sur celle de la technologie et incidemment des institutions avec Lewis Henry Morgan (au sud-ouest). Karl Marx, qui fut influencé par la pensée de Morgan, sera positionné dans le cadran sud-ouest. Sa théorie matérialiste de l'histoire des modes de production qui inspirera certains anthropologues est indiquée par un vecteur du sud vers le nord en référence à la détermination de la structure de production sur la superstructure organisationnelle, elle-même légitimée comme ordre naturel des choses par une création idéelle, l'idéologie.

Émile Durkheim, autre inspirateur de l'anthropologie pour lequel l'origine de la société aurait à voir avec la socialisation primitive de l'affect, est inscrit au couchant du graphe. Sa pensée serait rappelée par un vecteur venu de l'ouest, les institutions ou

entités sociales chosifiées, dirigé vers l'est où se situent les individus en interrelation, inconscients d'être ligotés par leur habitus. La contribution de Pierre Bourdieu, de même tradition intellectuelle, est un vecteur plus décalé vers le pôle individus et leurs stratégies intelligibles dans le champ social pour se constituer un capital économique et social.

Le courant fonctionnaliste, britannique, influencé par la pensée de Durkheim, est signalé comme une nébuleuse de points circonscrite dans l'ouest du graphe. Y sont localisés des auteurs de monographie qui se sont focalisés sur les institutions et la gouvernance des sociétés de l'Empire britannique : Bronislaw Malinowski avec les insulaires trobriandais du Pacifique occidental, Edward Evans-Pritchard avec la société segmentaire des éleveurs Nuer du Sud-Soudan, Siegfried Frederick Nadel avec une cité royale du Nigeria, Ronald Edmund Leach avec le système politique des États Shan sur les hautes terres de Birmanie, Meyer Fortes avec les Tallensi du Ghana, etc.

En vis-à-vis, à l'est, on trouvera le courant de la personnalité culturelle américain plus influencé par la psychologie alors naissante, la coexistence des minorités et les processus d'acculturation. Melville Jean Herskovits représente ce courant pour l'étude de l'Afrique et des noirs d'Amérique. Ruth Benedict insiste sur l'existence de types comportementaux distincts, voir opposés, valorisé chacun dans chaque culture amérindienne, posant ainsi incidemment le problème de la qualification de la déviance et de la normalité. Abraham Kardiner nous invite à saisir l'individu dans sa société par une personnalité de base intrinsèque à chaque culture dont l'organisation sociale, les institutions et leur fonctionnement, serait le reflet. Certains auteurs de ce courant comme Alfred Louis Kroeber iront jusqu'à envisager une autonomie de la culture, sa chosification. Margareth Mead à partir d'un exemple samoan pose le problème de l'éducation et de la construction sociale des genres. Plus loin encore au levant, sont positionnés les interactionnistes comme Erving Goffman et sa mise en scène de la vie quotidienne. Sont aussi localisés à l'est, des auteurs d'histoires de vies, les stratégies personnelles illustrant une culture : Oscar Lewis avec une

famille mexicaine, Sydney Mintz avec la vie d'un travailleur de la canne portoricain, Mary Smith avec l'histoire d'une femme haoussa du Nord Nigéria, ... William Foot Whyte y est aussi situé pour l'attention portée à la société du coin de la rue dans une métropole nord-américaine.

Marcel Mauss, par son essai sur le don, et par son intuition de l'origine de la société – brider les antagonismes conflictuels par la représentation symbolique du clan, du nous – mais aussi par l'attention portée aux attitudes et positions corporelles, est situé au levant avec un vecteur qui regarde vers l'ouest les institutions.

Au Sud, installé dans le cadran sud-est, on trouve le courant français de la technologie culturelle initié par le préhistorien André Leroi-Gourhan, Georges Haudricourt puis Robert Cresswell. Pour ce dernier, les chaînes opératoires des techniques, leur choix et la répartition des tâches, manifestent la structure technosociale de la société appréhendée ainsi comme l'ensemble des contributions individuelles des acteurs mises bout à bout, d'où un vecteur orienté est-ouest pour mémoriser ce point de vue.

Dans la moitié ouest, on trouvera signalée par un vecteur nord-sud, la pensée de Jacques Cauvin (1998), préhistorien, théoricien de la néolithisation, qui induit des données de terrain qu'au Proche-Orient ancien cette mutation des modes d'accès aux ressources est précédée d'une véritable révolution dans le domaine des représentations. L'ancienne symbolisation féminine d'une nature divinisée est remplacée par des symboles zoomorphes de la force et de la domination comme le taureau. Par contraste, un vecteur parallèle d'orientation inverse, signale la thèse opposée dont l'un des hérauts fut Gordon Childe (1942) pour lequel la néolithisation, par un raisonnement déductif (qui serait donc valable, *a priori*, en tous lieux d'émergence d'une révolution néolithique ?), résulterait d'une inadéquation survenue entre le poids démographique et le mode d'accès aux ressources de type chasseur-cueilleur, ou plus largement de l'évolution négative de la disponibilité en ressources (contingence matérielle). Marshall Sahlins est un autre auteur de ce cadran sud-ouest avec sa démonstration que les sociétés de chasseurs-cueilleurs vivant en

bandes mobiles ne sont pas dans une situation de précarité, de frugalité et d'effort harassant mais qu'au contraire le choix de ce mode d'accès aux ressources n'est pas antagoniste avec la notion relative d'abondance.

Dans le nord du graphe de l'*épistémè*, figure le structuralisme de Claude Lévi-Strauss où la structure de la pensée individuelle est intimement liée à la communication avec des proches. Incidemment la morphologie des constructions sociales comme le langage, la parenté, les mythes, doit à cette contingence. Cette pensée sera donc signalée par un vecteur boréal orienté de l'ouest, les langues, les mythes, la parenté, vers l'est lieu du mental des individus en inter-relation. Plus septentrional encore, mais représenté par un vecteur de l'est, la structure biologique du cerveau, vers l'ouest, le sens en partage, serait située une « épidémiologie des représentations » échappées à leurs initiateurs biologiques, proposée par Dan Sperber avec son anthropologie cognitive.

À cette anthropologie classique, sont adjoint des compléments plus contemporains qui l'élargissent en une anthropologie générale. Sont mentionnées quelques monographies prenant en compte l'histoire récente du groupe étudié : le royaume du Yatenga par Michel Izard ou l'émirat de l'Adrar mauritanien par Pierre Bonte, etc. Sont aussi évoqués des travaux plus thématiques : la souillure avec Mary Douglas, les principes de hiérarchisation dans le système des castes en Inde avec Louis Dumont, la mort avec Louis-Vincent Thomas, la sorcellerie en France avec Jeanne Favret-Saada, le rapport entre anthropologie et impérialisme avec Jean Copans, Claude Meillassoux et son anthropologie économique, etc. J'ajoute brièvement à cette énumération des ouvrages collectifs, souvent actes de colloques autour d'une infinité de thèmes. Enfin, je ne peux que mentionner ce que l'on appelle parfois les nouveaux terrains de l'anthropologie, l'emploi de sa méthode et le respect de ses prescriptions holistes pour explorer des composantes de nos sociétés – les sans domicile fixe, les familles fortunées, ... – et les pratiques et représentations des différents acteurs autour d'une activité professionnelle ou institutionnelle, politique, sportive, culturelle, religieuse, etc.

L'œuvre de George Balandier, avec son anthropologie dynamique, située à l'ouest, est évoquée pour illustrer une transition entre l'anthropologie classique et son état contemporain. Les notions de société endogène et d'ethnie sont remises en question tout comme le concept de développement au profit de celui de mondialisation. Le trait est parfois forcé pour souligner le passage d'objets d'étude constitués, les petites sociétés dont on souhaite appréhender les institutions, à celui d'échantillons de population avec pour corollaire des études focalisées sur les stratégies individuelles et les « freins » culturels. Cette évolution s'inscrit dans le graphe comme un glissement de l'ouest vers l'est. Sur cette dernière longitude, décalé vers le nord est positionnée l'approche de Jean-Pierre Olivier de Sardan (1995) des configurations d'acteurs du développement, ainsi que celle de Pierre-Joseph Laurent (2008), deux auteurs dont les ouvrages sont étudiés dans le détail lors de séances de travaux dirigés animés par une jeune collègue.

Le graphe de l'*épistémè* n'est donc proposé que comme un procédé d'aide didactique, une synthèse visuelle pour aider à la mémorisation. C'est un exercice d'appréciation simple et très réducteur des œuvres anthropologiques par leur projection sur ce jeu de double tension, l'une entre la collection d'individus opposés à la société, l'autre entre les productions pour satisfaire des contingences matérielles et celles de l'esprit qui permettent de se penser en tant que membre de la société dans un complexe de sens. Bien des localisations d'auteur sont aisément contestables. L'important, *in fine*, est d'inciter par ce moyen les étudiants à situer une étude qui leur tomberait sous les yeux en regard de la pluralité des points de vue de l'anthropologie, en touchant du doigt la difficulté à cerner, donc caler, l'apport d'une pensée toujours singulière et souvent multi-interprétable.

Je termine ce cours par une évocation de la structure d'aide au développement en termes de confrontation de référentiels, structure dominée par une alliance d'institutions productrices de normes en matière de concepts, de discours (tendant vers l'univoque) et de modalités d'action (FMI, BM, banques régionales de

développement, agences onusiennes et de coopération des États du Nord), perturbant volontairement par des injonctions politiques, des incitations programmatiques et des financements de projets, des ensembles de populations dotées de leurs référentiels propres, mouvants, largement étrangers à celui des dominants. Ces référentiels locaux sont de plus en plus individualisés, syncrétiques, sous l'effet des sectes évangéliques et des modèles de réussite popularisés par les médias et l'école. Entre ces deux niveaux, on trouve des institutions de type ONG, subordonnées financièrement au premier niveau, chargées de l'action opérationnelle auprès des populations et elles-mêmes traversées par des incompréhensions, des évitements liés à la composition de leurs équipes réunissant des expatriés superviseurs, avides de reconnaissance par les bailleurs, et des collaborateurs locaux subordonnés inquiets de la pérennité de leur gagne-pain.

Je demande par questionnaire aux étudiants d'évaluer cet enseignement (cours magistral et travaux dirigés). Ce cours est encore jugé trop « théorique », « trop dense » malgré, année après année, des ajustements et l'inclusion de narrations d'exemples vécus pour adoucir le caractère sans doute ardu du propos.

Un cours d'anthropologie du monde rural, d'inspiration systémique

Ce cours de vingt-quatre heures, complément du précédent, s'adresse à quelques étudiants inscrits en master « recherche » (M2). Une seconde version plus étoffée, sur deux ans (M1+M2), est proposée à un public plus nombreux inscrit dans des masters « pro ». Cet enseignement est décomposé en un cours magistral *stricto sensu*, suivi par quelques séances d'ateliers thématiques où les acquis du cours sont mis à profit et donnent l'opportunité d'introduire d'autres concepts. Des cas concrets de situations rurales, principalement à Madagascar, en Syrie, en Mauritanie, au Soudan, en Espagne, servent à illustrer mon propos.

Pour cet enseignement, j'ai choisi d'avoir recours à la notion un peu dépréciée de système. Cette démarche analytique et synthétique d'un objet complexe, est une transcription formelle

d'une représentation explicative graphique réduisant cette complexité à un jeu d'entités en interaction dynamique pour satisfaire des objectifs ou finalités (définition empreinte d'organicisme inspirée par Joël de Rosnay, 1975). Compte tenu des caractéristiques de mon public – peu de lectures, peu ou pas de connaissance de formalismes aboutis – j'espère ainsi accrocher l'intérêt et faciliter la mémorisation des étudiants. Mais une population rurale avec ses pratiques peut-elle être assimilée, même en grande approximation, à un objet complexe traitable comme l'analogie d'un système, donc au préalable circonscrit avec un dedans et un dehors ? Une population est rurale en ce que ses membres tirent majoritairement leurs revenus ou satisfont leur subsistance, en tirant parti des ressources – animales, végétales et minérales – spontanées ou domestiques situées dans leur environnement proche, immédiat. La mise en œuvre d'un ensemble d'activités productives localisées dans un espace limité, génère de fait une mitoyenneté, un relatif confinement. L'exercice de pratiques productives mais aussi de transformation et de consommation par chacun, se déroule ainsi sous le regard permanent et sur la longue durée, d'autres corésidents. Quelle que soit l'importance dans les contingences de la vie quotidienne des coopérations, des coordinations ou des corégulations, la mise en présence mutuelle et permanente des individus appartenant chacun à des unités sociales élémentaires, introduit dans l'ensemble communautaire une rivalité mimétique comme moteur inconscient d'uniformisation des conduites et des pratiques au sein d'un collectif de « vis-à-vis ». Cet ancrage à un même substratum, complété par des rapports contraints comme les règles d'accès aux ressources, autorise à ne pas considérer les corésidents dans leurs pratiques comme une simple collection d'individus regroupés en plusieurs unités sociales élémentaires pleinement autonomes. Il s'agit bien d'un ensemble circonscrit d'entités domestiques en relations mutuelles exprimées selon des modalités propres, avec une finalité qui est, *a minima*, le maintien d'une forme de société acceptée : un jeu de règles, des prescriptions de pratiques matérielles, un référentiel de représentations. L'unité d'étude

systémique sera donc la communauté rurale (le village, le campement, un quartier d'un bourg, ...), voire un ensemble de communautés rurales mitoyennes ou dispersées mais fortement liées (par exemple des campements d'une fraction nomadisant à grande distance les uns des autres, ou une caste d'artisans itinérants).

Je propose donc aux étudiants de considérer qu'il peut être donné une représentation de la réalité⁷ locale au niveau de la communauté rurale, en la traitant comme l'analogue de la conjonction de trois types de systèmes identifiés selon la typologie systémique de Mario Bunge (2008) : un système d'artefacts, un système d'idées et un système social (organisationnel). Cette proposition introduit une correspondance avec la structuration graphique de l'*épistémè* générale présentée dans le cours précédent. L'ensemble des trois systèmes est ouvert sur le milieu – les écosystèmes dans lesquels sont localisés des ressources – et sur le contexte englobant c'est-à-dire l'État (ses services), le marché, les médias, les organisations prosélytes religieuses. L'analyse de cette réalité ou situation locale, consiste donc à diffracter à partir d'un tout (exigence de totalité de notre discipline) un système matériel, un système idéal et un système social pour donner de chacun un modèle descriptif. Pour chaque système, on précise donc les entités, leurs regroupements en catégories, leurs relations dynamiques et leur finalité(s) propre(s). On s'interroge ensuite sur la nature de cette conjonction des trois systèmes.

Chaque système peut lui-même être décomposable en sous-systèmes, par définition dotés de caractéristiques systémiques. Au sein de chacun des trois grands systèmes, on distinguera deux niveaux (catégories) d'entités : les productions sociales abouties, qu'elles soient matérielles, idéelles ou organisationnelles, et les processus qui les génèrent, les réitèrent, les renouvellent, les

⁷ « La réalité est tout ce que perçoivent les formes du vivant avec leur niveau de perception, donc seulement partiellement accessible pour notre espèce » (Harrison, 1998).

utilisent c'est-à-dire les pratiques matérielles, idéelles et organisationnelles (institutionnelles).

Le système matériel comprend un système d'objets, des matières d'œuvre dans un état abouti, comme premier niveau d'entités, objets dont les unités domestiques de la communauté souhaitent disposer en les élaborant elles-mêmes ou en se les procurant sur le marché. Ces entités objets sont réparties en trois sous-systèmes, les mets sont les entités du sous-système alimentaire, les vêtements celles du sous-système vestimentaire, et les abris, un jeu d'écrans protecteurs déterminant des *locii*, les objets d'un sous-système résidentiel. D'autres objets – outils, machines, contenants – sont des objets auxiliaires de techniques. Les objets de consommation des trois sous-systèmes précités et les objets auxiliaires de techniques, constituent la culture matérielle de la communauté, ils résultent d'un choix distinctif.

Est adjoint à ce système d'objets, à un second niveau, un système technique dont les entités sont les pratiques ou activités du sous-système de production que nous appelons le ou les modes d'accès aux ressources, celles du sous-système des transformations où la matière d'œuvre acquiert une charge culturelle en devenant objets, et celles du sous-système de consommation de ces objets où les pratiques d'usage les dégradent à terme au statut de déchets. Les entités de la culture matérielle, les objets, et celle du système technique, les pratiques, sont au sein de leur catégorie mises en système par l'existence de relations formelles – relations d'auxiliarité, de complémentarité, de complémentarité (D'Hont, 2005) – et par des finalités intermédiaires multiples propres aux sous-systèmes. L'ensemble de ce système matériel à deux niveaux a pour finalité la protection, *lato sensu*, des membres de la communauté.

L'étude de l'interface avec le contexte englobant, la nature des entrées et sorties de matières, de travail, de services, ainsi que les modalités de ces transferts, leurs contreparties, les acteurs extérieurs partenaires, clôt la présentation de ce système matériel.

Grâce à cette grille de lecture matérialiste, dans le temps relativement court imparti aux études de terrain commanditées, l'étudiant devrait plus tard être capable de procéder à un relevé

quasi exhaustif de la culture matérielle et du système technique. Il doit pouvoir fournir à l'environnementaliste un inventaire des pratiques relatives à toutes les ressources sollicitées localisées sur les écosystèmes, l'informer sur le devenir de tous les déchets rendus aux seules lois de la nature. Au microéconomiste, il fournira outre l'inventaire des consommations et des productions, un descriptif de l'interface avec le marché et ses modalités d'échange, mais aussi les temps de travail et la nature des équipements. Les professionnels de la santé doivent savoir pouvoir lui demander un descriptif du régime alimentaire, de sa saisonnalité et des inégalités internes. Ceux de l'éducation veulent disposer des temps de moindre activité des plus jeunes alors disponibles pour la scolarisation, voire des modalités d'apprentissage des tâches de la vie quotidienne, etc.

Les étudiants apprécient cette partie du cours où tout leur semble bien ordonné et paraît répondre à leur attente d'une formation opératoire.

Les entités du système idéal sont les représentations regroupées en catégories constituant des sous-systèmes se recouvrant plus ou moins largement : les dogmes, les mythes, les dictons, les savoirs et les taxonomies, les modes d'emploi, les rites, la langue (lexique et syntaxe) et les cris d'identification, les cosmologies, la parenté, etc. Des énoncés, des gestes, une symbolique des matières, des formes et des signes, sont utilisés pour signifier des représentations pourvoyeuses du sens. Ces représentations traduisent une part de l'imagerie mentale des uns et des autres, communicables donc sensées, qui sont sélectionnées pour être partagées. Les sous-systèmes de représentations, analogues des sous-systèmes d'objets dans le système matériel, sont des catégories de signifiants qui ensemble portent un sens souvent très large, mal borné, polysémique, poly-interprétable, flou, mais qui sont des caractéristiques nécessaires à leur usage en commun, acceptables car ré-interprétables par chacun. Des pratiques ou rites qui dans leur manifestation mettent en œuvre des phénomènes matériels – sons, traces, gestes, matières (dont les corps), couleurs, formes – renouvellent, réitèrent sans cesse ces objets idéels. Ces représentations fonctionnelles sont reconduites, bien que modifiées

à l'occasion, aussi pour manifester l'unicité du groupe, elles constituent sa culture idéelle. Ce partage est l'occasion d'éprouver une empathie en commun par consensus sur un référentiel communautaire. Il permet d'être moins seul, et d'une certaine façon d'apaiser les angoisses de mort par la certitude pourtant illusoire d'un sens commun puisqu'il est l'affaire de tous, malgré la vertigineuse autonomie des croyances personnelles. L'ensemble de ce système idéal à deux niveaux a donc au côté de finalités opérationnelles via la communication, de rendre l'humain comme étranger à lui-même par une aliénation protectrice contre l'insoutenable vanité de l'existence. La présentation de ces catégories de l'anthropologie générale (mythes, savoirs, ...) avec un registre de relations internes (opposition, associations, compatibilité, renforcement, minoration, etc.), entre entités telles que les mythèmes, les pas de danse rituelle, les taxons d'une classification, etc., ainsi que leurs finalités propres de sous-système idéal, n'est pas toujours perçue dans son utilité opératoire pour l'action en faveur du développement par les étudiants. Ils sont plus réceptifs à l'idée d'une possible prise en compte de cette dimension de la réalité locale grâce à un guide d'exploration que je leur propose, en abordant plus tard avec chacun de leurs interlocuteurs la notion de personne (moi, je), de phylum (nous les vivants, nos morts et ceux à venir, par opposition aux autres), de la nature (les espèces, les éléments, les milieux et les forces qui les régissent), de l'au-delà (le devenir, la destinée). Cette proposition, à partir de ces quatre thèmes gigognes, interroge d'abord les étudiants sur leur propre sens donné à leur présence dans un monde dont la vision de chacun d'eux diffère très sensiblement. Il s'ensuit qu'il est alors plus facile de leur faire saisir que cette diversité est aussi présente dans une communauté rurale africaine d'aujourd'hui et sans doute d'hier, et que ce que l'on appelle représentations n'est que ce qui généré en interne ou provenant de l'extérieur a été accepté, toléré, admis par le groupe mais sans nécessaire adhésion profonde par chacun.

L'objectif d'une enquête professionnelle forcément de très courte durée, et en conséquence inévitablement focalisée sur le

tangible, ce qui est matériel, ne peut être pour ce qui est des représentations plus que l'appréciation, la saisie en pointillé d'un référentiel communautaire nécessaire pour satisfaire aux exigences d'une vie locale, et les effets perturbateurs sur celui-ci de l'école, des médias, du prosélytisme religieux. Ce moment du cours a donc principalement pour but de donner aux étudiants un fil conducteur pour rencontrer l'autre et pouvoir se mettre en posture d'observation avec une plus grande sensibilité au caractère relatif, mouvant, de ce qui est communicable, intelligible, évident, allant de soi.

Le système social est présenté comme organisateur des relations mutuelles au sein de la communauté pour réaliser les choix distinctifs du groupe exprimés dans la culture matérielle et la culture idéelle, un corpus d'objets et un corpus d'idées qui rend la vie possible et acceptée. Les individus ou acteurs sont réduits à des supports de rôles. Un rôle est défini dans la part attachée à chacun dans une relation à l'autre ou à des catégories (biologiques ou sociales) d'autres. Chaque individu est donc porteur de plusieurs rôles. L'ensemble des rôles effectifs ou potentiels de chacun définit son statut social. La relation sociale est manifeste dans un lien social ou coalescence de deux rôles ou plus, portée par deux ou plusieurs acteurs. Elle se matérialise par la participation de chacun à un complexe de tâches matérielles, idéelles et organisationnelles, et par des échanges au sein de l'unité domestique ou de la communauté. Elle révèle l'acceptation d'un renoncement à une liberté permanente de choix ou d'action déléguée ou négociée avec d'autres. Les rôles sont les entités du système organisationnel, des liens formels entre acteurs. Les institutions sont définies comme des pratiques sociales normées, régulières ou occasionnelles mais reproductibles, d'affectation des rôles et de leur réaffirmation au cours du temps cyclique des générations et de la nature en général. De même que les pratiques matérielles ou système technique, visent au renouvellement des objets de la culture matérielle (le système d'objets) – que les pratiques idéelles visent au renouvellement des représentations (une *épistémè* locale ?) –, le mariage, les funérailles, une manifestation votive, l'assemblée du village ou la réunion du

conseil du chef, etc., sont présentés comme ayant pour finalité première le renouvellement plus ou moins à l'identique des rôles de chacun dans l'édifice commun, organisé, des relations sociales.

Au cours des séances d'ateliers thématiques, nous nous efforçons avec les étudiants de dessiner des sphères de socialité en croisant de multiples critères – les productions, le commensalisme, la corésidence, la parenté, la nuptialité, la solidarité judiciaire, etc. – et l'autorité qui s'exerce par domaine d'activité matérielle, de représentation et d'organisation. Fort de cette approche des relations sociales, pour chaque catégorie biologique et sociale de membres de la communauté, l'étudiant doit pouvoir dresser un inventaire des rôles et du contenu potentiel ou effectif, matériel ou idéal, de la relation qu'il permet ou oblige avec chaque autre membre du groupe. Par exemple, pour une femme, la relation avec son père, avec le chef de son clan ou son oncle, avec le chef de son village, avec son époux, ses frères, les coépouses dont la première d'entre elle, avec ses fils devenus adultes, avec les membres de sa société initiatique, avec le pasteur éventuellement, toutes relations manifestes par des participations à des tâches domestiques ou des travaux sur les champs des uns et des autres, voir des contributions d'une autre nature. Cette approche réductrice des relations sociales est aisément acceptée par les étudiants, c'est-à-dire comprise.

Approche systémique d'une communauté rurale
Tableau récapitulatif

Systèmes	Entités procédures	Entités résultats	Finalités
Matériel <i>Hommes → matières</i>	Pratiques matérielles Système technique	Objets <i>Culture matérielle</i>	Protection <i>Travail</i>
Idéal <i>Hommes → Idées</i>	Pratiques idéelles Système référentiel	Représentations <i>Culture idéelle</i>	Sens <i>Communication, Aliénation</i>
Social <i>Hommes → hommes</i>	Pratiques sociales Cadre institutionnel	Rôles <i>Organisation sociale</i>	Ordre <i>Autorité</i>

La correspondance entre les trois systèmes matériel, idéal, organisationnel, est une coalescence de leur ordonnancement qui doit être suffisante pour nous les représenter comme une totalité

(exigence de l'anthropologie). L'ordre social est inscrit, codé, dans la distribution acceptée des tâches matérielles, idéelles et organisationnelles, les plus contingentes ou structurantes.

Au terme de cette présentation systémique en trois volets, j'aborde l'individu dans sa communauté comme acteur multirôles qui par ces choix dans tous les domaines – matériel, idéels, organisationnels – révèle des stratégies de maximisation et/ou de sécurisation. C'est-à-dire comme agissant en tenant compte de tous par les contraintes de rôles selon un principe d'action en m'inspirant de représentations schématiques proposées par Alain Caillé du courant MAUSS (2009). L'acteur y est représenté positionné sur une aire dotée d'un référentiel de deux axes bidirectionnel, intérêt pour soi et empathie en ordonnée, et contrainte (règles, devoir) et liberté (autonomie) en abscisse.

Conclusion

En relisant ce texte je pèse combien mes choix pédagogiques, s'ils tenaient compte initialement des caractéristiques du public et du temps bref qui m'est imparti, ont fini aussi par refléter fortement des *a priori* nés de mon expérience professionnelle et de ma formation initiale en sciences où les formalismes sont plus aboutis et font consensus, du moins très largement y compris au-delà du cercle des spécialistes du niveau d'échelle où ceux-ci sont pertinents. En effet, dans le passé, j'ai parfois eu la conviction que, expert du facteur humain ou « culturel », c'était à l'anthropologue que devrait échoir la conduite de la synthèse des apports des différentes disciplines pour éclairer une décision qui engagera le devenir d'une population rurale à laquelle aucun des chercheurs (et décideurs) n'appartient. En conséquence, l'animateur d'une telle synthèse devrait donc avoir la capacité d'apprécier les résultats de différentes disciplines. Le plus souvent, il s'agit de données vérifiables, organisées, fournies par le naturaliste, le démographe, l'épidémiologiste, le géographe, etc., dont les disciplines, voire sciences, sont toutes mieux formalisées que l'anthropologie.

Pour affirmer cette ambition de leadership qui lui serait peut-être concédée par les disciplines partenaires du fait de la nature de son objet d'étude et sa vocation totalisante, l'anthropologie doit donc amener au pot commun un corpus de données pertinentes et tangibles, rendues intelligibles par une architecture conceptuelle aussi formalisée que possible quitte à compléter ce cœur d'étude par un ensemble de commentaires d'essence littéraire présentés comme tels, c'est-à-dire propositionnels et non affirmatifs. Cette formalisation est nécessaire pour faire l'objet d'un consensus minimal, pour pouvoir conduire avec une même grille de lecture des études rurales en un même lieu à des temps différés pour une appréciation du changement, et ce quel que soit celui qui enquête, pour pouvoir véritablement comparer des représentations isomorphes de situations diverses et ainsi cumuler une connaissance, enfin pour donner au mandant un choix éclairé parmi un éventail reconnu de modélisations. Aujourd'hui, je plaide donc pour la mise en chantier de groupes de travail en anthropologie appliquée au monde rural pour dégager un ou plusieurs procédés de modélisation dont les présupposés soient explicites, les concepts bornés et leur mise en architecture intelligible. En conséquence, je souhaite pouvoir proposer à l'IEDES lors de l'élaboration d'un prochain projet quadriennal d'enseignement, la mise en place d'un véritable master monodisciplinaire⁸ (ou bi-) ouvert à des étudiants déjà formés par la connaissance d'une discipline mieux formalisée en correspondance avec la perspective professionnelle qui est la nôtre.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BUNGE M., 2008. *Le matérialisme scientifique*. Paris, éd. Syllepse.
CAILLE A., 2009. *Théorie anti-utilitariste de l'action. Fragment d'une sociologie générale*. Paris, La Découverte.

⁸ Le seul en France est à ce jour celui proposé par l'université de Provence.

- CAUVIN J., 1998. *Naissances des divinités. Naissance de l'agriculture, la révolution des symboles au néolithique*. Paris, CNRS.
- CHILDE G., 1942. *Ce qui est arrivé dans l'Histoire*. Paris, Gangier.
- DE ROSNAY J., 1975. *Le microscope*. Paris, Seuil.
- D'HONT O., 2005. *Techniques et savoirs des communautés rurales. L'approche ethnographique du développement*. Paris, Karthala.
- FOUCAULD M., 1966. *Les mots et les choses*. Paris, Gallimard.
- HARRISON J., 1998. *La route du retour*. Paris, éd. Christian Bourgeois.
- LAURENT P.-J., 2008. *Une association de développement en pays mossi. Le don comme ruse*. Paris, Karthala.
- MAQUET J., 1962. *Afrique, les civilisations noires*. Paris, éd. Horizons de France.
- OLIVIER DE SARDAN J.-P., 1995. *Anthropologie et Développement. Essai en socio-anthropologie du changement social*. Paris, Karthala.

Résumé

L'insertion de cours d'anthropologie dans une formation pluridisciplinaire en « études du développement » donne à l'auteur, venu du milieu professionnel, l'occasion de s'interroger sur le contenu de son propre enseignement. Dans un premier cours d'initiation, il s'appuie sur le schéma d'une *épistémè* générale de l'anthropologie comme procédé didactique. Dans un cours complémentaire portant sur le monde rural, il propose à ses étudiants la construction d'une représentation de la réalité locale au niveau de la communauté rurale, en traitant cette dernière comme l'analogue de la conjonction de trois types de systèmes : un système d'artefacts, un système d'idées et un système social (organisationnel). Ce faisant, l'auteur incite à la recherche de procédures consensuelles de modélisation même au prix d'un réductionnisme, seule à même, selon-lui, de donner à l'anthropologie la capacité d'exister significativement aux côtés des disciplines plus formalisées dans les études au service de l'action en faveur du développement rural.

Mots-clefs : enseignement, approche systémique, anthropologie rurale.

Summary

A Change from Professional Practice to the Teaching of Anthropology Applied to Rural Development

The integration of anthropology classes into a pluridisciplinary training programme in « development studies » presented the author, who comes from a professional background, with an opportunity to reflect on the content of his own teaching. He bases a first introductory class on the schema of a general *épistémè* of anthropology as a didactic process. In a complementary class focusing on rural life, he offers his students the construction of a representation of local reality at the level of the rural community, treating the latter as the analogue of the conjunction of three types of system: a system of artefacts, a system of ideas and a social (organisational) system. In so doing, the author encourages a search for consensual procedures of modelling even at the risk of reductionism. In his view, this is the only way of giving anthropology the capacity to exist meaningfully alongside disciplines that are formalized to a higher degree in studies dedicated to action in favour of rural development.

Key-words: teaching, systemic approach, rural anthropology.

* * *